



AUX
QUATRE
VENTS

L'AUTEUR

*Mariée et mère de famille, **Françoise Landrot** a fait des études de lettres et est titulaire d'une maîtrise sur le Moyen Âge. Installée dans la région lyonnaise depuis une vingtaine d'années, elle est passionnée par l'histoire médiévale de cette ville.*

Et elles passèrent sur l'autre rive est son premier roman.

Françoise Landrot

Et elles passèrent sur l'autre rive

roman

AUX
QUATRE
VENTS

EdB

www.editions-beatitudes.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

Lazarus, du monde Lambda
Christine Voegel-Turenne

La mère, récit d'un miracle
Sylvain Clément

La station solitaire
les aventures d'un curé dans l'espace
Emmanuel Pic

Deux places pour trois
Pascal Genin

La valse des âmes
Guillame Sébastien

AUX
QUATRE
VENTS

www.editions-beatitudes.fr

Ne t'acharne pas à remonter le fleuve, Éléonore, adhère à l'instant fugitif. Ne reste pas prisonnière de l'étroitesse du "non". La vie est riche si on ne la met pas en cage, si au lieu de vouloir obstinément suivre la ligne droite, rigide, nous acceptons le charme des sentiers de traverse, la main tendue, une Providence aussi imprévisible que certaine. Elle sera toujours là, quelque part au détour du chemin, mais rarement où nous le prévoyons dans notre orgueilleuse vanité.

Je t'attends, et tu viendras Éléonore, car je te rassure, je peux te réinstaller dans une terre ferme ; pas définitivement certes, mais juste pour le pas qui va suivre le précédent... Nous ne tenons entre nos mains que l'instant présent, et c'est celui-ci qu'il te faut vivre avec plénitude et ferveur. La suite ne t'appartient pas, tu n'as besoin que d'un signe discret pour te mettre en marche. //

Lyon, 1245 : le concile va bientôt commencer et la ville est en effervescence. En marge de ce que l'Histoire a retenu, deux femmes traversent humblement leur destinée. Mathilde, après un lourd passé s'est retirée au monastère bénédictin de l'île Barbe. Non loin de cette recluse et guidée par elle, Éléonore s'efforce de retrouver confiance en la vie malgré sa souffrance de ne pouvoir concevoir un enfant. Un pèlerinage à Conques, sur le chemin de Compostelle, lui fera connaître l'autre face d'elle-même. Ce sera avant tout une marche vers l'espérance.

Bel itinéraire spirituel de ces femmes du XIII^e siècle qui font écho à ce que nous sommes aujourd'hui. L'inquiétude, l'isolement, l'aspiration à l'amour sont des sentiments intemporels. La quête de sens, la soif d'absolu, la recherche de Dieu traversent les âges.

Au fil des pages, ces murmures d'un autre temps nous conduisent à la paix intérieure.

EAN Epub : 978-2-84024-779-1

© Éditions des Béatitudes

Société des œuvres communautaires, décembre 2013

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture : © Collection Dagli Orti / Musée des Beaux Arts
Lyon / Gianni Dagli Orti

Louis JANMOT (1814-1892) : L'envol de l'âme - série du « Poème de
l'âme » - 1847

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toute discrétion, à Civitavecchia à la fin juin 1244, cela fait donc déjà presque un an. Il a été bien malade à Gênes, sa ville natale, et y a séjourné jusqu'en octobre. Ensuite il a franchi les Alpes au mont Cenis et a pris quelque répit à l'abbaye de Hautecombe en Savoie sous la protection du comte Philippe. Mais j'ai surtout entendu parler de ses trois jours de bateau sur le Rhône pour arriver à Lyon. J'étais d'ailleurs dans la foule en liesse lorsqu'il a débarqué. Vous connaissez ma curiosité et mon intérêt pour toutes les nouveautés et les événements extraordinaires.

– J'aime votre présence, Martin. Elle me fait du bien, m'ouvre les fenêtres du monde. Le Pape devait être en effet bien fatigué. Savez-vous quand va commencer ce fameux concile ?

– Au mois de juin de cette année 1245, notre Saint-Père aura le temps de se remettre.

Éléonore se tait, sourit à Martin dont le visage avenant lui communique son entrain joyeux. Brun comme elle, élancé, elle se dit que c'est vraiment un beau garçon et qu'il ne lui raconte sans doute pas les nombreuses frasques et conquêtes de ses vingt ans fougueux.

Elle envie cette liberté, cette insouciance, cette gaieté. Martin pose sa main sur celle de sa sœur, et par ce geste l'assure de son soutien fraternel ; craignant de l'ennuyer avec tout l'affairement de la curie, il enchaîne vivement :

– Assez parlé des préoccupations pontificales. Voulez-vous faire une partie d'échecs ou de trictrac pour vous divertir ?

La jeune femme hésite et propose finalement le jonchet. Elle sort d'un coffre de bois incrusté de nacre les fins bâtonnets d'ivoire. « Si je gagne, se dit-elle intérieurement, si j'ai de la chance, Me Amaury reviendra avant la fin de la semaine et Dieu me concédera un enfant. Tous les espoirs sont permis. » Elle sait

bien que les hasards du jeu n'ont rien à voir avec le destin, mais elle ne peut s'empêcher de se rassurer par des paris inavouables que le curé de Saint-Nizier désapprouverait à coup sûr.

Ils tirent à la courte paille pour savoir qui aura l'honneur de commencer.

C'est Martin.

Il serre le faisceau dans sa paume et brusquement le lâche. Les baguettes tombent, enchevêtrées, sur la table ; il s'agit maintenant, sans faire trembler le fragile édifice, de les retirer précautionneusement une à une. Ses doigts sont plus épais que ceux d'Éléonore, mais au début de la partie les petits joncs, sur les bords du jeu, sont faciles à attraper. Il arrive à en saisir six, mais au septième, la jeune femme remarque, avec une lueur d'amusement :

– Vous avez bougé, c'est à mon tour !

Avec délicatesse et application, elle continue de démêler les bâtonnets. Peu à peu, chacun à leur tour, ils en moissonnent le plus possible. Éléonore prend l'avantage, mais tout à coup elle se rappelle l'idée qui l'a traversée tout à l'heure : « Si je gagne... » Cette pensée distrait son attention, la rend nerveuse, sa main est moins sûre, une hésitation ébranle la baguette la plus gênante et la chance bascule. Martin n'a guère de mal à ramasser le reste de la botte. Il se lève triomphant, étire ses bras, prend ses aises. On entend la cloche de la chapelle des Cordeliers.

– Le temps a passé bien vite, chère sœur ; je dois m'en aller car on m'attend...

Il n'ajoute pas qu'il s'agit d'un rendez-vous galant, mais le manque de précision ne laisse que peu de doutes à Éléonore. Il la serre affectueusement dans ses bras pour prendre congé et en quelques lestes enjambées, il quitte la chambre.

Après le départ de Martin, le grand vide s'installe de nouveau,

reprend tout l'espace, la solitude pèse. Entre le monde et elle, une mince et froide verrière s'interpose. Tandis que les autres jouent leur rôle avec entrain sur le devant de la scène, elle reste dans le rang des spectateurs frileux, en marge, en dehors, au bord. Les années passent, comme un fleuve, mais elle ne parvient pas à monter dans la barque. Elle ne fait qu'effleurer la vie qui finit par s'émietter, et ses jours s'étiolent dans un temps immobile que plus rien ne semble pouvoir ébranler. Le présent est figé, encerclé d'un mur d'angoisse qui lui serre parfois la gorge à l'étouffer.

À travers les losanges un peu flous du vitrail, elle laisse aller son regard, mais le jardin n'a plus d'attrait, les oiseaux peuvent égayer le paysage, elle ne les voit pas. Elle est absente, derrière son visage, il n'y a plus personne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Éléonore descend prudemment les trois marches inégales qui conduisent au cellier. Elle baisse la tête pour passer sous la voûte étroite et hume le parfum acide des fruits en mûrissement. Elle s'habitue peu à peu à la cave sombre en s'approchant des claies superposées. Là, depuis l'automne, les poires, les coings et les pommes sont soigneusement rangés en attendant, chacun à leur tour, le temps de la maturité. Il n'en reste guère en ce mois de mars et Éléonore se hisse sur la pointe des pieds pour choisir deux reinettes ratatinées qu'elle place dans son panier rond.

Ce sera une gâterie pour la recluse... Elle saura savourer ces modestes pommes fripées comme s'il s'agissait d'un régal. Tant d'années qu'elle est dans ce réduit à vivre de si peu. Comment la remercier des faux pas préservés et de toute la protection dont elle a su m'entourer à maintes reprises ? J'ai bien besoin d'elle, de recevoir sa sagesse et d'entendre son faible chuchotement si précieux.

Éléonore repasse par la cuisine pour prendre un quignon de pain dans la huche en bois. Marion est en train de pétrir et ses bras vigoureux saupoudrés de farine s'activent en cadence dans la pâte. Perchée sur un escabeau, Coline astique avec ardeur un chaudron bosselé par tant de touillages et de cuissons sur le trépied du feu. Son visage rond, enjoué, se reflète bizarrement sur le cuivre poli et cela la fait rire. Éléonore a envie de s'attarder dans la chaleur de cette vaste pièce où la complicité féminine lui fait du bien, mais si elle veut être revenue avant la tombée de la nuit, il faut qu'elle aille sans tarder ; le trajet est long.

L'air est encore un peu frisquet lorsqu'elle tourne dans la rue des Potiers. Heureusement que Marion lui a sorti ce capuchon

de laine qu'elle a enfilé pardessus sa cotte et son surcot des jours ordinaires. En balançant son panier, elle va, rapide, retenant sa longue jupe à l'avant pour éviter les flaques. Malgré tout, sa jeune silhouette a quelque chose d'affaissé ; une légère courbure des épaules sous un poids familial autant du corps que de l'âme, une sorte de culpabilité diffuse, mal cernée. Les réflexions de Me Amaury, qu'elle prévoit avec appréhension, font d'elle une accusée d'avance, sans droit à une quelconque défense. Ce que son époux attend d'elle, c'est un fils qui pourra reprendre une succession, continuer l'acquisition de la fortune, et son incapacité à satisfaire cet homme si sûr de lui reste un reproche permanent.

« Allons, la recluse sera de bon conseil », pense-t-elle pour se rassurer.

Elle longe le couvent des Cordeliers où sont installés les frères mineurs depuis une vingtaine d'années et se dirige vers la rue Grenette où de nombreuses charrettes, des ânes bâtés et des mulets transportent des sacs de blé, d'orge ou de seigle tout autour de la halle aux grains. L'affairement est intense depuis l'aube. En arrivant rue Mercière, elle est bousculée par un gamin qui court en sens inverse. La foule est dense en cet endroit, elle ralentit et essaie de se frayer un passage entre les éventaires et les marchands ambulants qui vendent à grands cris de l'eau, des fromages, des pâtés chauds, des oublies, étalés sur des plateaux d'osier suspendus par une courroie au cou des vendeurs...

De nombreuses échoppes ont baissé leurs volets sur lesquels sont entreposées les marchandises. Tout est bon pour surprendre le chaland, et une paysanne assise entre ses bottes d'oignons et son panier de volaille vante ses produits, d'une voix haut perchée, boniment avec aplomb, persuade l'indécis ou le naïf. Dans la cohue, Éléonore évite de justesse le ruisseau qui coule

au mitan de la rue et charrie toutes sortes d'immondices. Elle doit surveiller sa bourse de près car les chenapans et les tire-laine ont la vie belle dans cette bousculade.

Une fillette secoue avec insistance la large manche de sa mère, devant l'étal de la confiserie. Des bouteilles de verre, des chopes et un grand vase bleu sont alignés sur le comptoir. Dans une caissette en bois, Éléonore a repéré des raisins secs.

« Les jeunes oblats de l'abbaye, coupés à jamais de leur famille, seront bien contents de recevoir cette gâterie, ils ont parfois la vie bien rude et ces gourmandises auront la saveur d'une douceur maternelle », pense-t-elle, remuée par le souvenir de ces petits visages pathétiques. Elle en achète une poignée qu'elle glisse à côté des pommes et du quignon de pain destinés à la recluse.

Ce n'est pas le clapotis régulier sur les piles de granit, mais l'odeur pestilentielle qui annonce la proximité du quai des Pêcheries. Éléonore laisse le pont à sa gauche et descend, par un passage abrupt, jusqu'à la berge foisonnante d'activités. Les forts relents de vase et de poisson prennent à la gorge, même si elle a l'habitude de cet endroit. Des reflets brillants s'agitent dans les paniers que de larges matrones surveillent avec vigilance, l'air placide malgré tout, attendant le client qui hésite de l'une à l'autre. Assis sur un tas de cordes, un garçonnet écaille des aloses avant de les aligner sur une planche, tandis que sa sœur répare une nasse de ses doigts agiles. Deux harengères s'égosillent pour vanter leur marchandise et au besoin se chamaillent pour attirer le passant. Des chats se poursuivent ; ils évitent en miaulant les coups de pieds qui tentent de les faire fuir, se réfugient finalement dans les étuves où des prostituées sont à l'affût d'une autre sorte de pratique, la soldatesque alentour...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Me Amaury presse le pas en direction du bateau. Le nautonier l'a aperçu et vient à sa rencontre.

La colère du marchand est un peu retombée, bientôt le chargement sera dans son entrepôt de Lyon et il va retrouver sa demeure et sa jeune épouse...

Des pas résonnent dans le vestibule...

Debout près de l'âtre où une flambée a été allumée malgré le temps doux qui annonce les jours printaniers, Éléonore se fige comme une statue de marbre. Sa silhouette gracile et souple s'efface en cet instant derrière une effigie tendue et l'esquisse d'un timide sourire de bienvenue n'atténue pas vraiment l'appréhension de ces dernières semaines. Elle guette l'imminente arrivée de son époux et ne sait plus si elle est heureuse de cette approche ou si elle la redoute. Dans sa poitrine, elle n'arrive pas à calmer les battements de son cœur qui s'affole et bat la chamade.

Sa longue patience a pris fin... L'imposante stature de Me Amaury s'encadre dans la porte. Ses bottes où la boue du chemin a laissé quelques traces martèlent le dallage noir et blanc, jonché d'herbe fraîche.

Comme elle est troublée par la senteur de musc et de cuir qui le précède ! Pourtant, l'espace entre elle et lui semble démesuré et le temps pour le franchir interminable car, en la saluant, ce n'est pas son visage, ou si peu, qu'il regarde... Après quelques pas résolus, il s'arrête à une toise d'elle, incline la tête et ses yeux se posent sans aménité sur les plis du surcot de soie bleue, que la jeune femme a choisi et revêtu à son intention. L'étoffe légère qui épouse la taille mince ne laisse apercevoir aucune rondeur prometteuse, alors instinctivement, comme pour cacher ce ventre inexorablement plat, Éléonore croise ses mains devant elle, essayant de dissimuler leur léger tremblement. Ses craintes sont justifiées et l'attitude de son mari donne raison à l'anxiété qui ne la quitte pas depuis ces derniers temps, sa gorge se serre et elle retient à grand-peine une brusque montée de larmes

« Comment ne pas perdre la face, rester calme quoiqu'il advienne ? »

Sur le visage de l'époux, un pli amer se transforme vite en un masque de courtoisie de bon aloi. Il se reprend, même si des sentiments contradictoires s'agitent en son for intérieur. Après son absence prolongée, il était, comme à chaque retour, impatient de la revoir, de reprendre des relations affectueuses, mais surtout de découvrir enfin, en celle qu'il a bien aimée, un signe de fécondité. Mais son espoir si brutalement déçu gâche encore une fois leurs retrouvailles et cela le contrarie. Aucun reproche cependant, mais ce qu'Éléonore discerne est bien pire qu'une remarque défavorable : Me Amaury la détaille avec une commisération qui la blesse profondément, et lorsqu'il se décide à la serrer dans ses bras, elle est soulagée d'enfouir sa tête au creux de sa poitrine pour y cacher son immense désillusion. Elle sent bien que la pitié et l'amour ne sont pas compatibles. La pitié est la forme malingre de l'amour. « Que reste-t-il des flamboiements d'hier, quand on a ce regard-là », se dit-elle, le cœur chaviré. « Des cendres où les derniers tisons ne réchauffent plus qu'un pauvre résidu desséché. » Les paroles peuvent mentir, mais les regards, eux, ne peuvent pas tromper. Parfois, certaines rencontres, même furtives, vous donnent cette impression magnifique d'exister, d'être quelqu'un qui peut compter parmi les autres, d'avoir sa propre valeur. Il y a des échanges, aussi brefs soient-ils, qui ravivent la confiance en soi, qui rendent plus dense, plus vivant. Mais là, brusquement, elle vient d'être condamnée à l'insignifiance, elle n'a plus qu'à se fermer, rentrer dans sa coquille minuscule, dérisoire, s'excusant presque d'être là, importune, honteuse en tout cas de ce qu'elle est.

Alors du fond de son désarroi, elle se souvient de la phrase de la recluse : « Relève la tête, tu es à l'image de Dieu, créature

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rituel quotidien.

Des prières entonnées énergiquement par le prêtre, des répons psalmodiés à mi-voix, du va-et-vient des fidèles, du bruissement des étoffes, Éléonore n'entend rien, tant l'effervescence de son esprit occulte tout, en fond sonore bruyant à l'intérieur de son âme. Dieu n'a pas sa place dans ce déchaînement-là, Il aime les retraits silencieux...

Ite missa est. On se retrouve bientôt sur le parvis où chacun commente le prêche que l'éloquence du curé Bertoux a fait retentir sous les hautes voûtes.

– Le départ est prévu pour juillet, lance une commère sur un ton enjoué.

– Avez-vous l'intention de suivre ce pèlerinage ? enchaîne une autre paroissienne.

– Peut-être, si mon mari est d'accord.

Ce bourdonnement d'hommes et de femmes bavards demeure étranger à Éléonore qui n'a rien retenu de l'homélie. Martin s'approche d'elle et la prend par le bras pour la reconduire au logis. Son état d'hébétude ne lui a pas échappé et il éprouve une peine sincère à voir la détresse de sa sœur. « Je vais la sortir de là, se dit-il ; si je ne prends pas une décision rapide, elle risque bien de tomber malade, sa langueur s'accroît de jour en jour et sa silhouette s'amenuise à tel point que je la sens à peine peser à mon côté. »

Les cloches carillonnent à la volée, en ce matin d'avril, et une douce chaleur est bienfaisante aux passants. Après avoir quitté l'église, ils traversent la paroisse, s'engagent dans la rue de la Poulaiillerie, puis dans la rue du Bois et progressent jusqu'au quartier neuf qui, depuis quelques dizaines d'années, a émergé sur les terrains d'Ainay. Les marécages ont été asséchés et l'abbaye a cédé des parts de sa propriété pour répondre à

l'augmentation notable de la population, à ses nouveaux besoins de logements et à l'accueil des frères prêcheurs et des frères mineurs qui ont pu y édifier leurs couvents. C'est dans ce quartier que, revenant de Constantinople, Me Amaury a fait construire sa maison. Les amples proportions et le choix des matériaux témoignent de sa récente aisance. Au tournant de la rue de la Ferrandière, on aperçoit déjà les fenêtres à meneaux et les colombages de châtaignier, au-dessus du soubassement de belles pierres de taille. Janequin passe le porche derrière un chariot de bois.

Le frère et la sœur vont s'asseoir sur le banc du jardin. « L'appel du curé Bertoux est peut-être bien une solution », se dit Martin avant d'en parler à Éléonore. Pendant le trajet, il a réfléchi à cette idée de pèlerinage à Sainte-Foy de Conques. « Ce n'est pas Compostelle, mais c'est sur le chemin. D'ici juillet, elle aura pu reprendre des forces et un éloignement de quelques semaines lui ferait le plus grand bien. Mon beau-frère a ses qualités, mais son ambition sans mesure le rend parfois dur et inflexible. Il n'est pas de ceux qui acceptent les contrariétés et s'y plient de bon gré, avec lui, tout doit aller droit ou casser, alors parfois son épouse ne doit pas peser bien lourd dans la balance... Il l'aime sans doute, mais à sa façon, comme si elle était sa propriété docile, et il a été bien heureux d'accroître sa fortune naissante de la dot que lui a apportée son mariage. Enfin, c'est elle qu'il faut sauver, je le déciderai bien à laisser partir Éléonore, si je lui suggère qu'une multitude de bienfaits peuvent retomber sur sa maison à l'issue de cette démarche de foi. »

– Éléonore, que pensez-vous de ce pèlerinage auquel nous convie le prêtre de notre paroisse ?

– Je dois avouer que j'étais quelque peu distraite ce matin et

que je n'ai pas suivi avec grande attention la messe. J'ai mal dormi et la fatigue m'enlève de la vigilance.

– Un changement vous ferait le plus grand bien, ma mie. Pour résumer le projet du curé Bertoux, voici ce dont il s'agit : une marche vers Conques est prévue et le groupe de Saint-Nizier se joindra à d'autres marcheurs de Dieu venant de régions voisines. Beaucoup de prières sont exaucées durant ces cheminements. Quand plusieurs voix s'élèvent ensemble, Dieu les entend mieux.

– Je crains de m'engager dans un périple aussi hasardeux, je n'ai jamais quitté Lyon et ses alentours.

– Si cela peut vous rassurer, il ne me déplairait pas de vous accompagner. Vous vous doutez certainement que ma vie est plus souvent dirigée par les jouissances terrestres que par le souci de mon âme. Il est temps pour moi aussi de faire cette démarche. Et puis, le Pape dans notre ville bénira certainement notre troupe au départ, je vois là un excellent présage.

Éléonore se souvient subitement de la vision de la recluse, lorsqu'elle est allée la visiter à l'île Barbe :

« Dieu va te demander une longue marche. » Elle lève vers Martin un visage qui s'éclaire. « C'était donc cela, un appel à partir vers un lieu saint. Elle a vu juste, l'enlèvement de mon amour et de mon avenir est tel qu'il faut bien envisager une décision qui aille au-delà de mes oraisons quotidiennes. »

– Laissez-moi quelque temps pour me décider, mais dès à présent, je vous remercie sincèrement de votre sollicitude. Votre bonté me va droit au cœur et j'ai bien besoin de réconfort en ce moment.

Elle ne va pas plus avant dans la confidence, ne sachant ce qui la retient vraiment, de la pudeur ou de la honte. Ils se taisent, mûrissant de concert les propos qui viennent d'être échangés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

curiosité. N'attends pas que la fin de ta vie s'inscrive et qu'il ne reste plus qu'un peu de fumée sur la dérision de tes jours. Ne passe pas à côté, ne laisse pas les autres faire l'histoire, alors que toi dans ta mélancolie, tu vois passer le monde et tu sommeilles.

N'hésite plus, Éléonore, prépare ce pèlerinage, Dieu sera au carrefour des routes et la vie reprendra sens, mais il faut d'abord qu'elle retrouve une saveur.

Marion a ouvert le grand coffre de bois sculpté et commence à sortir les vêtements de Dame Éléonore. Une forte odeur de lavande se répand dans la chambre.

– Les mites ne risquaient pas de s’aventurer dans les lainages, avec tous ces bouquets odorants, constate la servante.

– Coline, ouvre la fenêtre, s’il te plaît, le parfum lourd de ces fleurs séchées va me donner mal à la tête, poursuit Éléonore.

Une brise légère soulève la tenture, rafraîchit le visage de la maîtresse, rosit ses joues. La clarté du soleil n’est plus tamisée par les losanges des vitraux, elle se fait plus vive et des milliers de poussières dansent dans son rayon. Les merles sifflent avec bonheur et leur chant domine tous les autres, en ce matin d’avril.

Assise sur le lit où sa servante déplie méticuleusement les pièces du trousseau, la jeune femme est bien pensive, mais les préparatifs la ramènent au présent.

– Toutes ces étoffes précieuses semblent peu indiquées pour voyager, constate-t-elle, en caressant du plat de la main un surcot de velours grenat, qu’elle a porté l’hiver précédent, pour accompagner Me Amaury au dîner des changeurs lombards, nouvellement arrivés dans la ville.

– Ce qu’il faudrait, c’est une simple robe de laine, ou mieux encore, peut-être de la toile de Reims pour supporter la chaleur de juillet et les efforts de la marche, répond Marion.

– Dans le fond du meuble, il y a une robe foncée que je mettais pour me rendre au jardin, elle ferait bien l’affaire. Mais il faudra que j’aille rue Mercière chez Me Bardin pour commander une tenue plus fraîche. Et cela sans tarder. Il n’aura guère que deux mois avant le départ du pèlerinage.

Pendant ce temps, Coline a mis sur sa taille un jupon de soie

et esquisse quelques pas cadencés derrière les courtines de l'alcôve. Elle se croit à l'abri des regards, et ainsi parée, elle joue à la dame, s'invente une autre destinée.

Marion et Éléonore échangent un sourire complice et indulgent, mais se gardent bien d'interrompre le manège de la jeune fille.

– Rêve, petite, se dit Marion, la vie te rattrapera bien assez vite et tu noueras plus souvent ton devantel que les biaux de taffetas... Chacun sa place, Dieu l'a voulu.

Les préparatifs du voyage font du bien à Éléonore. Son époux était passé au début de la semaine pour lui dire adieu et l'informer de sa mission auprès du frère Jean de Plan Carpin.

Introduit par le grand chambellan, il avait été reçu par le Pape en personne, et c'est avec fierté et enthousiasme qu'il avait relaté l'entrevue à son épouse attentive. À Saint-Just, dans son bureau feutré par de lourdes tentures rouge foncé, derrière sa massive table de chêne, Innocent IV l'avait longuement questionné. La sobriété de cette pièce contrastait avec le luxe du reste de l'appartement pontifical où la magnificence des candélabres n'avait d'égale que la somptuosité des tapisseries et du mobilier.

Me Amaury avait alors pu donner de nombreuses indications sur les Tatars. Dans sa jeunesse, en Syrie, durant ses séjours dans le royaume d'Orient, il avait été bien proche de la horde d'or et il avait glané beaucoup de renseignements sur Gengis Khan, ses coutumes, ses avancées meurtrières, l'étendue de son territoire. Ce grand guerrier était mort en 1227 et actuellement, la tête de ces cavaliers redoutables était son petit-fils, Ogodei.

Le biographe papal, Nicolas de Curbio, avait consigné d'une plume alerte les propos échangés. Le pontife était d'une vive intelligence ; il alliait une capacité de travail étonnante à une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme tous ses amis, Janequin a maintenant enlevé ses habits et est prêt à défier les taureaux. Dans la trappe, au-dessus de la dernière voûte du pont, les animaux affolés sont poussés à grands cris et moult coups de bâton par les garçons excités et les hurlements sauvages de la foule accompagnent leur chute dans la Saône. Au milieu des éclaboussures, du tumulte et des tourbillons de l'eau, les garçons s'élancent avec leurs merlins et leurs coutelas, pour assommer les bêtes. Une lutte acharnée prélude à la mise à mort et bientôt l'eau est rougie par le sang des sacrifiés. Ensuite, les carcasses sont tirées vers la berge, hissées sur des charrettes qui les attendent, puis acheminées rue Écorchebœuf, tout près de la cathédrale Saint-Jean. Là elles sont dépecées, puis les morceaux sont partagés entre les habitants de la ville.

Marion et Coline n'ont pas eu le cœur d'assister à la tuerie, mais elles se sont faufilees tant bien que mal jusqu'aux tables où les bouchers, ceints d'un grand tablier, distribuent la viande. Elles emballent leur morceau dans un torchon blanc et protègent leur panier de la presse qui les malmène. Quand elles auront mis en sécurité leur provision dans le cellier de la demeure, elles repartiront pour s'émerveiller des spectacles ambulants, danser au rythme des violes et des tambourins et voir passer le cortège fluvial.

Au début de l'après-midi, la procession s'est ébranlée : cinq bateaux ont commencé leur descente sur la Saône. Richement décorés, chacun orné de l'oriflamme de sa paroisse, ils sont partis de l'île Barbe et voguent lentement jusqu'à l'abbaye d'Ainay. Trois prêtres, revêtus de leurs chasubles d'apparat, sont à l'avant de chaque embarcation. Celui du milieu porte un grand candélabre en argent sculpté, celui de droite bénit le fleuve et la foule, tandis que celui de gauche lit l'antienne et entonne les psaumes. À la poupe, ménétriers et trompettes entrecourent les

prières de moments moins recueillis. Les vingt rameurs qui propulsent chaque barque ont un mouvement lent et régulier afin que les Lyonnais puissent suivre la procession et implorer les reliques des saints, bien en vue dans les précieuses châsses, serties de pierres rares.

Il semble que le Saint-Père et ses douze cardinaux se soient bien gardés de se mêler aux Lyonnais, peut-être moins par indifférence que par peur de la bousculade ? Il est vrai que l'ouverture du concile est très proche et que des problèmes compliqués requièrent la majeure partie de leur temps. Il faut que tout soit prêt pour la séance préparatoire du 26 juin et pour les réunions solennelles des 28 juin, 5 et 17 juillet. Pourtant, depuis la forteresse de Saint-Just, où ils sont bien à l'abri, ils regardent les festivités. On aperçoit les chapeaux rouges qui, par intermittence, se penchent aux fenêtres ou même s'encadrent dans les créneaux des remparts.

Le soleil est déjà haut dans le ciel et chauffe les esprits et les corps. Martin, de loin, a aperçu Coline. Il fend allègrement la foule pour prendre sa place dans la ronde, à son côté. Les yeux bleus de la jeune servante brillent d'un éclat joyeux et sa frimousse rebondie est creusée de deux fossettes rieuses. La course s'accélère et les jeunes gens chantent de tout leur cœur. Leurs mains sont chaudes et douces et la caresse appuyée des doigts du jeune homme n'est pas complètement innocente, sa compagne fait mine de ne pas s'en apercevoir, malgré le trouble qui la fait frissonner.

Éléonore est restée seule au logis. Elle a prétexté une migraine pour s'abstenir de sortir lorsque Martin est passé juste après sexte. Ils seront tous absents jusqu'à la tombée du jour et il lui reste un bon moment pour accomplir ce qu'elle a décidé, avec une détermination inhabituelle.

Elle a revêtu une vieille robe grise de sa servante, nouée soigneusement une touaille sur sa tête, avant de la recouvrir d'une ample capuche de drap sombre. Sur un solide bâton, elle s'appuie lourdement, le dos voûté. C'est ainsi, à petits pas glissés, qu'elle sort subrepticement de la maison, après s'être assurée d'un coup d'œil dehors que personne ne pouvait la voir. La rue de la Ferrandière est déserte, tous sont allés à la fête, grossir la foule, le long de la Saône. Cependant, vers le couvent des Cordeliers, elle croise deux franciscains chargés de gros paniers. Toujours de son allure de petite vieille, elle arrive en vue de l'église Saint-Nizier. Une longue file attend devant le porche ; le 2 juin, jour de la fête de saint Pothin, il est permis d'aller toucher la pierre guérisseuse dont les miracles sont dans toutes les mémoires. Le phallus de granit a bien des vertus... Les hommes à la fertilité défaillante, ou atteints de maladies vénériennes, et surtout les femmes stériles vont implorer la clémence divine et la guérison, à grands renforts de patenôtres.

Éléonore tremble un peu, elle n'a vraiment pas envie d'être reconnue parmi tous ces affligés. Son infertilité l'expose déjà bien assez à la honte sans ajouter encore la moquerie des bourgeois qui la verraient dans cette piteuse cohorte. Elle se glisse furtivement, rabaissant un peu plus son capuchon et se courbant davantage pour prendre son tour.

Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que la recluse serait bien fière d'elle, ce n'est pas le genre de pratique qu'elle encourage. Avec quelle ferveur, cependant, une femme en mal d'enfant peut-elle se livrer à toutes tentatives, mêmes celles qui relèvent d'une coutume plus païenne que chrétienne !

C'est ainsi qu'à chaque nouvelle lune, elle prépare en cachette l'herbe de la Saint-Jean avec la complicité de Marion. Elle en fait une tisane qui doit être bue au crépuscule. C'est ainsi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du donjon que les maçons achevaient, jouer à la cachette ou au loup, patauger dans le ruisseau en contrebas des murailles ?

Dans les prés, l'herbe est haute et la fenaison a déjà commencé. La stridulation des grillons domine d'une note aiguë le tumulte de la cohorte. Les faneurs ont interrompu leur travail, entre les andains bien alignés, ils s'appuient sur leurs faux. Des femmes râtellent, d'autres avec leur fourche en bois à trois dents forment des meules régulières. Après avoir essuyé d'un revers de manche la sueur de leur visage, beaucoup joignent les mains et s'associent pour quelques instants au joyeux cantique. Un léger souffle de vent disperse l'odeur poivrée du foin et de fines poussières de graminées volent dans l'air sec.

Ils ont traversé l'or des blés mûrissants, la houle bleue des champs de lin, les chènevières, quelques vignes et des frondaisons accueillantes.

Un pas après l'autre, de plus en plus péniblement, ils sont arrivés à la première halte.

Éléonore est fourbue, le dos douloureux et les pieds écorchés, elle se laisse tomber sur la paille de la grange que le prieuré de Thurins a mise à leur disposition. C'est l'une des dépendances bénédictines de l'abbaye de l'île Barbe et malgré son épuisement, la jeune pèlerine se sent dans un lieu familier, proche de la recluse.

Une femme d'âge mûr s'est assise à côté d'elle et passe son bras autour de ses épaules dans un geste de réconfort.

– Je m'appelle Agnès, et vous ?

– Moi c'est Éléonore.

– Ne vous découragez pas, c'est toujours le début du chemin qui est le plus difficile. Tenez, j'ai un onguent qui cicatrise bien les petites plaies, appliquez-le sur vos ampoules et demain, vous pourrez repartir d'un bon pied.

– Merci beaucoup ; j’imaginai avec difficulté la continuation du pèlerinage et j’avais la tentation d’abandonner.

– Dieu est avec nous, Éléonore, il connaît nos limites et nous dispense chaque jour la force nécessaire. Ayez confiance.

Agnès masse les épaules de sa nouvelle compagne, puis se dirige vers les uns et les autres, aussi calme et reposée que si elle n’avait pas bougé de la journée.

Martin apporte un bol de soupe et Éléonore l’avale lentement avant de s’étendre sur la paille.

Malgré l’épuisement, le sommeil tarde et les idées grises la submergent. Des images défilent, s’en vont, reviennent, s’imposent, toujours les mêmes. Encore une fois, la joie s’est envolée. Il faut si peu de chose pour passer de ce bonheur plein, comme elle l’éprouvait ce matin, à cet « à côté » empreint d’une telle tristesse, entre cette dilatation heureuse et cet état étriqué qui ressemble à l’angoisse ; un passage sournois et presque insensible de l’un à l’autre, contre lequel tout effort semble vain. C’est quand elle a pensé au banc de pierre de son jardin, sur lequel elle brodait le petit bonnet de l’enfant espéré, que la discordance en elle a jailli. Une note ratée et toute l’harmonie du jour a été brisée. C’est bien cela la mélancolie, un voile sur le cœur, il ne s’enlève jamais complètement, même les grandes joies sont atténuées, les paysages somptueux ont un vague à l’âme. Restera-t-elle toujours cette passagère de la vie, seulement capable d’effleurer les choses ? La recluse l’aurait fortement incitée à prier pour combattre ce fléchissement soudain.

« Tout passe... Voilà l’essentiel motif de désespoir, mais aussi d’espérance. Demain est fait de la même étoffe qu’aujourd’hui », songe-t-elle en portant la main à sa coquille.

Peu à peu, elle arrive à faire silence en elle-même et à laisser à

Dieu ce qui est en dehors de sa portée. Elle entrouvre une fenêtre dans son âme et sa respiration se libère quelque peu.

Une petite voix lui chuchote qu'on peut compter sur le temps parce que les choses en permanence disent qu'on peut se fier à lui, il fait mûrir les blés, porte graine et s'il s'occupe ainsi de la terre, il peut s'occuper aussi du cœur et du corps humain, des événements de nos existences éphémères. Peut-être qu'il suffit de prendre sa vie par petits bouts, comme on dénouerait une trame serrée, emmêlée, inextricable en apparence. Dénouer chaque instant, lisser le temps, aérer cette oppressante immobilité.

« C'est en choisissant l'humilité que tu trouveras un antidote à ta honte », murmure encore la petite voix. « C'est d'abord en acceptant ce ventre vide et malheureux que tu pourras relever la tête, cesser de vivre déguisée, dans la peau de quelqu'un qui ne te ressemble guère, reflétée dans un jeu de miroirs de plus en plus déformants, confrontée à un personnage intérieur qui t'opprime. »

Ainsi d'une réflexion à la suivante, sa pensée, peu à peu, se délie, comme un écheveau compliqué sur le bois du dévidoir et enfin, elle s'endort entre Agnès et Martin dont elle entend le souffle régulier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'eau qui reste dans sa gourde, elle humecte un linge et le passe sur le front de la blessée.

– Je pense que c'est une bonne entorse.

Elle essaie de palper l'endroit douloureux, mais la plainte d'Éléonore l'arrête. Elle doit se contenter d'entourer le pied meurtri avec le tissu mouillé.

– Il reste encore une bonne lieue à parcourir, s'inquiète Martin.

Éléonore tente courageusement de se relever, aidée par ceux qui sont à côté d'elle, mais une décharge vive la fait renoncer. La souffrance, la lassitude, le désarroi se conjuguent et elle regarde son frère d'un air désespéré.

– Il faut décharger l'ânesse d'un de ses sacs pour qu'Éléonore puisse continuer, dit Agnès.

Martin s'approche de la bête qui, indifférente, continue de brouter. Il détache le ballot et le fixe à son épaule, d'un coup de rein. Avec d'infinies précautions, aidé par un jacquet aux bras solides, il installe Éléonore sur le dos de l'animal.

Elle s'agrippe à l'encolure. À chaque pas, la cheville se cogne au flanc de l'ânesse et la malheureuse se mord les lèvres pour ne pas crier. Chaque coudée est un supplice.

Après un temps qui lui semble atrocement long, la route monte encore, mais ce n'est pas un raidillon trop abrupt et la forêt est épaisse à cet endroit. On respire mieux à l'ombre des frondaisons et puis on devine que le but est proche et cela donne de la vaillance.

Enfin la commanderie apparaît. C'est un vaste bâtiment carré, autour duquel des troupeaux paissent tranquillement dans leur enclos et des champs de seigle attendent la moisson.

Les mains sont chaudes et douces. Elles massent avec lenteur la cheville qui s'abandonne. De belles, grandes mains à la paume tendre où passe tout le calme de l'homme. Chaque orteil est précautionneusement étiré et, dès le début du soin, Éléonore ressent un bien-être inouï. Chaque point, du bout du pied au mollet, est détendu, même l'endroit le plus douloureux et si enflé est merveilleusement soulagé. Éléonore n'a plus conscience du temps qui passe et elle souhaite que se prolonge encore et encore la douceur de ces mains sur sa cheville. Les doigts fins, agiles et sûrs, montent et redescendent, tantôt effleurent, tantôt impriment une pression plus accentuée sur le pied blessé.

Assise sur un tabouret de bois, elle a relevé tunique et jupons à la hauteur du genou et confié sa jambe à l'inconnu, agenouillé devant elle avec tant de naturel et de simplicité. Une chaleur soudaine l'envahit, elle sent ses joues qui rougissent et elle craint que cela ne se remarque, son cœur se met à battre et elle essaie de dissimuler son trouble ; pourtant, elle se risque à baisser les yeux sur le visage attentif qui se penche vers sa cheville. Leurs regards se croisent.

Un grand calme émane de ses yeux bleus, peut-être légèrement gris, et les lèvres ourlées, juste un peu charnues, dessinent un sourire tranquille. La caresse s'éternise avec bonheur, mais la file d'attente de ceux qui nécessitent l'intervention du médecin s'allonge et il faut bien laisser la place au suivant.

– Je suis arrivé à réduire la douleur, je pense, mais avec une entorse comme celle-ci, il vous sera impossible de repartir avant trois ou quatre jours au moins. Grand repos, donc... Et bon courage. Dieu vous garde, je soigne, mais c'est Lui qui guérit.

Le timbre de la voix est à la fois grave, rassurant, paisible.

– Je vous remercie de votre bonté, balbutie faiblement Éléonore en baissant la tête.

Appuyée au bras de Martin, elle retourne sur sa couche, dans la fraîcheur du dortoir, protégé des ardeurs de l'été et des rigueurs de l'hiver par d'épais murs en pierre grise. Seule, une étroite ouverture dispense une lumière avare dans la salle.

Elle est ailleurs... Dans un halo bienfaisant, comme si c'était son corps entier qui avait été soigné avec cette étonnante douceur...

Hier, après avoir franchi le portail massif de la commanderie, ils avaient découvert derrière la grande cour carrée, et à côté des énormes dépendances et de la chapelle, la salle commune qui servait de réfectoire. Cette pièce était vaste et haute avec un plafond en ogive et sur de grandes planches posées sur des tréteaux, des écuelles, des gobelets, de grosses miches de pain bis et surtout des pichets d'eau fraîche coupée d'un peu de vin, reconfortaient dès l'entrée les nombreux pèlerins. À côté de cette salle, l'infirmerie de dimensions plus modestes recevait les marcheurs affectés d'un mal ou d'une blessure. Éléonore avait patienté longtemps avant que l'un des templiers ne l'amène vers un baquet et lui lave les pieds en ajoutant du sel dans l'eau presque glacée. Le soulagement avait été rapide, mais de courte durée malgré tout. L'hôte déjà âgé portait le manteau brun des sergents et la croix pattée rouge était cousue sur le vêtement. Elle remarqua qu'il y avait peu de chevaliers à la tunique blanche dans la salle. L'ordre de ces moines soldats ne lui était pas étranger, à Lyon une commanderie s'était installée dans le quartier Saint-Georges au début du siècle.

Ensuite, elle n'avait même pas eu la force d'avaler le gruau de seigle que l'on avait versé dans son écuelle de bois et on l'avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est en fredonnant qu'elle descend jusqu'à la Virlogeux. Un simple refrain, un élan spontané sans rime ni raison, mais qui lui ressemble ce matin. Sa cheville lui fait encore un peu mal, mais elle éprouve de la gratitude pour cette petite douleur qui, à chaque pas, lui rappelle la main douce de Siméon.

Légère, elle va, jusqu'au ruisseau qui cascade sur les pierres, murmure son eau vive, clapote sur l'étroite plage de sable fin, se calme aux abords d'un îlot rocheux, bondit de plus belle, tourbillonne contre une branche morte, la contourne allègrement.

Éléonore s'assied sur la rive, jambes repliées, le menton posé dans la cupule de ses mains. Les hêtres déploient leurs feuillages somptueux et plongent leurs racines noueuses dans le sol humide. Ici le vent chuchote, c'est un bruissement ténu, il confie son secret. Plus haut, il s'en donne à cœur joie, étreignant les rochers, faisant alterner son frémissement de source avec les brusqueries du silence, puis à nouveau haletant au ras du vallon.

Elle ne se sent plus agrippée aux berges de son existence, retenue par une indicible peur qui la condamne à vivre si peu que cela ressemble à une petite mort. Comme la brindille, elle se laisse porter par le courant, joyeuse, elle ne nage plus à contresens. Tout, ce matin, lui semble naissant, elle vibre comme un cristal, perçoit le monde et les autres de toutes ses fibres. Pour elle, l'univers vient d'être créé, elle est à l'unisson de la terre, du ciel, de l'eau, éblouie par tout ce qu'elle voit, sent, touche.

Jubilation profonde.

Elle respire, écoute les battements de son cœur et s'émerveille du miracle de la vie, don de Dieu et elle renouvelle son

appartenance au cosmos, dans la pulsation des choses. Un enthousiasme neuf l'habite. Elle acquiesce de tout son être aux promesses du jour.

Liberté joyeuse, elle pressent aujourd'hui que la chance s'accorde à son destin. Dans son âme, remue doucement cet émoi, cette joie pelotonnée comme une petite boule de pelage chaud, qui tressaille à la moindre alerte. Elle, si sage, la voilà qui deviendrait presque désinvolte... Elle se dit : « Peu importe ce qui doit advenir, soleil ou pluie, ombre ou lumière, amour conjugal revenu ou non, il y aura toujours des êtres à choyer, des mains tendues à saisir, une épaule sur laquelle prendre appui. » La confiance à nouveau l'habite et même le buisson d'épines est promesse de fleurs.

L'air est frisquet, tant pis, elle enlève ses habits et entre dans la Virlogeux. Elle avance encore un peu, jusqu'au rocher où l'eau est plus calme et plus profonde. Elle s'enfonce sans souci du froid qui l'enveloppe, toute la nudité de son corps est caressée par l'eau qui s'en va dans le courant, elle ferme les yeux pour savourer son bien-être. Elle remue doucement et sa peau est parcourue de frissons voluptueux.

Agnès et Élisabeth la jeune aveugle l'ont rejointe.

– La rivière n'est pas trop fraîche ?

– Non, ce bain matinal est délicieux, il me délasse d'avance du lot de fatigues que la marche d'aujourd'hui va apporter.

– Alors allons-y ! Nous avons juste le temps avant l'office et le départ.

Les trois femmes s'ébattent dans la rivière, s'éclaboussent, s'amusent avec insouciance. Les rires traversent la forêt.

Mais déjà, on entend la cloche de la chapelle qui rameute les pèlerins.

– La messe va commencer, vite, rhabillons-nous et allons

célébrer notre Seigneur qui a créé tant de merveilles.

Dans la nef, Éléonore n'est que louange, elle rend grâce pour ce changement qui s'opère en elle. Comme c'est bon de sentir à nouveau la vie couler, cette fluidité de l'être. Dans une grisaille, elle revoit les jours passés où son visage était prisonnier d'un masque qui figeait ses traits et n'était plus le sien. Elle prie pour Me Amaury, mais le lien qui la rattache à lui n'est plus une corde raide qui risque de se rompre à tout moment, c'est un fil souple dans la main de l'avenir, auquel elle ne donne plus la même importance dramatique. Et puis, ce n'est pas elle qui l'a distendu... Elle n'a pas à porter un double fardeau et le sien lui paraît maintenant bien allégé. Son amour est encore vivace, elle attend le retour de son époux, mais il n'y a plus cette crispation désespérée.

Elle se dit aussi que le petit être qu'elle a conçu et qui n'a pas vécu est un ange maintenant et qu'elle continue de le porter en elle.

Dans le chœur, éclairé par les trois baies étroites sur le levant, légèrement tourné de son côté, Siméon n'est qu'à quelques coudées. Quel calme émane du gris bleu de ses yeux ! Ses belles mains posées l'une dans l'autre sont une offrande de tout son être, une acceptation confiante de tout ce qui doit arriver.

Quand ils sortent dehors, le cri perçant des hirondelles traverse le silence, des templiers vont et viennent dans la grande cour carrée, vêtus de leur tunique sur laquelle est cousue la croix rouge, une nonne a relevé le seau du puits, des agneaux sortent de la bergerie, suivis du pasteur et d'un chien. Tout cela s'imprime dans le cœur d'Éléonore, forgeant un dernier souvenir à la fois doux et aigu, d'une extrême netteté.

C'est l'heure de se quitter, l'eau de la clepsydre a été mesurée par le Créateur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

caroles, rondes et farandoles. Beaucoup de pèlerins n'hésitent pas à se mêler aux villageois.

Éléonore est assise sur un rocher au bord de l'Olt, cachée dans la pénombre, isolée des autres, elle regarde avidement cette ronde qui tourne, ces mains enlacées, elle est subjuguée par la joie des danseurs et leur complicité. Chacun semble à sa place comme si leur manière d'être, le rôle qu'ils avaient à jouer, étaient d'une simplicité évidente.

Elle a tellement envie d'être invitée aux réjouissances, de ne plus être seulement spectatrice. Mais sa réserve tenace, une fois encore, la maintient à l'écart. Elle voudrait se sentir, elle aussi, maillon de la chaîne, goutte d'eau dans le fleuve, trouver sa raison d'être... Elle voudrait ne plus glisser furtivement sur la vie, effleurer les choses. « Je change un peu, se dit-elle, mais je reviens de tellement loin que mon chemin sera long ! »

« J'ai passé trop de temps à m'adapter à un moule trop étroit, j'ai usé mes forces à cela, à me contraindre toujours au lieu de me laisser porter par la vie. J'étais dans un sillage, étriquée dans le désir de mon époux, sous ce regard que je ressentais comme une perpétuelle menace. J'ai souffert des absences de Me Amaury, comme si c'était une condamnation, un abandon parce que je ne valais rien. J'ai pleuré sur ces heures vides de lui, vides de l'enfant, j'attendais ses retours, guettant tous les bruits de la rue, attentive à l'alerte du chien, le grincement de l'huis, les pas dans l'escalier et le temps passait, perdu. Les années se lassaient de moi dans ce lieu tellement clos. J'ai agrippé ma vie à la sienne, tourné en rond sans trouver de clés pour déverrouiller ma mélancolie.

Il est bien temps que je sorte de ma coquille et c'est le premier enseignement du pèlerinage dont je remercie Dieu, infiniment. Il faut que je m'ouvre au vaste univers, ma résignation était une

lâcheté, je vais reprendre ma fierté, sans rancune et sans arrogance certes, mais je vais me restaurer dans le monde des vivants.

Oui, vraiment, je vais donner un coup de pouce au destin, un élan à la roue qui tourne, je ne sais pas encore comment, mais je sais que j'en ai la volonté. Je vais musarder au bord du futur, curieuse, peut-être amusée ou hésitante, mais bien déterminée à retrouver une utilité joyeuse à mon existence. »

Un songe libère des images qui la confortent dans sa résolution. Un vent de liberté s'engouffre en elle par une jointure défaillante à laquelle elle n'avait pas pris garde, c'est comme un soupir sur son rêve, une brise qui lui murmure des possibles. Alors la dormeuse ne se retournera pas pour retrouver sa routine trop tranquille, la brise s'enfle, les volets grincent, se secouent sur leurs gonds trop pesants, la fenêtre s'ouvre brusquement et la vie s'invite. La bourrasque balaie les jours ordinaires et, le pas encore hésitant, elle va sans crainte vers le vertige immense qu'elle pressent devant elle.

Elle semble s'éveiller et c'est à ce moment-là que la ronde s'interrompt. Alors elle sort de l'ombre où elle abritait le personnage dont elle se dépouille peu à peu et, en souriant, s'avance et reforme le maillon manquant. La carole s'ébroue de plus belle, avec tous les autres, elle saute et danse sous les étoiles qui s'allument. Elle a peut-être trouvé sa place, ou du moins poussé la porte qui y conduit.

La tête inclinée vers la terre du sentier, les mains croisées, les yeux fixés sur ses pensées, ne portant qu'une attention distraite sur les gorges de l'Olt et les paysages riants du Rouergue, Éléonore avance. Son corps souple, bercé par le rythme régulier de ses pas, respire la quiétude.

À la tombée du jour, ils seront enfin à Sainte-Foy de Conques, le bout du voyage, la rencontre ultime. Et cette proximité de l'heure et du lieu imprègne cette dernière marche d'une gravité rare.

Derniers pas, féconds en tout. Même les incertitudes, les doutes, les questionnements, deviennent le terreau fertile où des graines inconnues germent dans l'ombre.

Jamais, au départ, on n'aurait imaginé une telle abondance, amassée au cours de cette quête altérée, à travers les rencontres, la ferveur, les efforts, jamais on n'aurait supposé une telle grâce à la fin du chemin.

Malgré la progression, on est encore dans le temps de l'immobile... Celui de l'attente, mais l'on pressent que quelque chose va irrémédiablement se mettre en route. On est tendu vers le but si longtemps rêvé, vers ces miracles tellement espérés. Profondément recueilli, on n'a nulle envie de bavardage, les futilités ont été chassées, tout ce qui fait obstacle à l'essentiel est resté derrière eux. Ce temps suspendu est celui de l'espérance.

Cela n'a rien à voir avec l'impatience. Il faut donner au contraire tout son poids à l'instant vécu, à ce Présent, coïncidence si rare entre l'éternité de Dieu et la vie fuyante de l'homme.

Éléonore est dans la joie sereine, accordée au temps, le temps

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Après le pont de pierre, Élisabeth et Agnès suivent la berge vers l'aval, cherchant l'arbre et la croix. Un rouge-gorge les devance, sautant de branche en branche, tournant sa petite tête vers elles, comme pour s'assurer qu'elles suivent bien...

Dans le lointain, un homme âgé vient à leur rencontre. Son visage encadré de longs cheveux gris est ouvert et rassurant. C'est peut-être un franciscain qui pour quelque temps vit là en ermite, car il est vêtu d'un froc gris bien usé, noué par la cordelière. Sa silhouette voûtée s'appuie sur un bâton. Il s'arrête devant le chêne foudroyé, au bord de l'eau calme dont les reflets ondoyants passent du vert profond à l'émeraude.

Élisabeth marche la première, avec grande confiance, les deux bras en avant jusqu'à ce qu'elle touche le vêtement du religieux. Elle s'agenouille alors devant lui, la tête levée, suppliante.

Il pose ses deux mains sur les épaules de l'infirmes en disant :

– Seigneur, que ta volonté soit faite par l'intercession de sainte Foy, donne-moi la force d'accomplir ton œuvre. Que mes mains soient tes mains...

La pression s'accroît sur le dos d'Élisabeth qui ressent une grande chaleur dans tout son corps et un fourmillement de la tête aux pieds.

Sur le front du moine perlent des gouttes de sueur et bientôt une pâleur décolore ses joues. Il semble vidé de toute son énergie.

Sans cesser de murmurer ses invocations, il mélange ensuite sa salive avec un peu de terre noire et brillante qui se trouve au pied de la croix et l'applique sur les yeux morts. Longtemps, il laisse sa main droite posée doucement sur le visage éteint.

Les deux femmes n'ont plus conscience, ni du temps ni du

paysage, bien qu'éveillées, elles sont dans un état second.

C'est lorsqu'il lave délicatement son visage à l'eau limpide de la rivière qu'Élisabeth semble reprendre ses esprits. Un peu chancelante, elle fait quelques pas sur la berge, tourne la tête lentement de tous côtés.

– Dans quelle forêt suis-je ? Il y a de nombreux arbres, des grands et des petits, de l'eau...

Elle touche de nouveau le scapulaire. Son regard est dessillé, les ténèbres s'entrouvrent sur une pâle lumière et même si elle ne voit que des formes imprécises, elle est extasiée de ce peu qui lui est redonné.

– Va, jeune fille, ta foi t'a sauvée, ajoute l'anachorète avec conviction, l'enveloppant de son regard paisible avant de rejoindre sa hutte de branchage.

Les deux amies tentent de le suivre pour le remercier, mais il se retourne, fait un geste d'adieu en levant le bras et dit avec assurance :

– Je ne suis que l'instrument divin. Continuez votre route en louant Dieu pour ses bienfaits et en le servant de votre mieux jour après jour.

Dans les ruelles qui remontent au village, Élisabeth, n'osant pas encore lâcher la main de sa compagne, est bien étonnée de tout ce qu'elle commence à discerner : les rebords de pierre qui jalonnent la route, le mauve ou le carmin des roses trémières contre les murs ensoleillés, les pavés qui pourraient la faire trébucher. Bientôt, certes encore vaguement, elle aperçoit la porte fortifiée, puis, tout en haut, la masse imposante de la basilique et sur le parvis, les silhouettes un peu floues de nombreux pèlerins.

Toutes les têtes sont levées vers le tympan, les yeux agrandis de stupeur, d'effroi ou d'émerveillement, selon qu'ils regardent

l'enfer ou le paradis autour du Christ en majesté.

Un religieux, de sa voix tonitruante, commente les images saisissantes.

– Ô pêcheurs, si vous ne changez pas votre vie, sachez qu'un jugement dur vous attend !

Martin est effrayé, parcouru de frissons, il est bien décidé à se repentir. Quelques scènes de ses nombreuses frasques s'imposent à son esprit. La belle ribaude des étuves, à la chevelure flamboyante et à la peau laiteuse, parsemée de taches de rousseur, toutes les filles légères et faciles qu'il a tenues dans ses bras et jusqu'à cette bergère enjouée qu'il a eu le temps de caresser à Saint-Côme, entre deux oraisons... Et la petite Coline, si jeune encore, mais si amoureuse...

– Si je continue ainsi à séduire toutes les bonnes fortunes qui passent à ma portée, je finirai comme ce malheureux damné, poussé par un diable avec une fourche ou un merlin, dans la gueule du terrible monstre.

Cependant, il se connaît bien et n'est pas tellement sûr qu'à long terme, ses résolutions ne s'envoleront pas. La vie est si joyeuse et si frivole, elle ressemble si souvent à un jardin d'Éden qu'elle chasse bien vite les visions infernales. À l'heure dernière, le temps d'une confession remettra sa conscience en ordre, la mort subite serait une malchance à laquelle il ne veut pas songer...

Le regard neuf d'Élisabeth s'est posé avec une infinie reconnaissance sur la petite martyre qui l'a sortie de la nuit. Elle n'arrive pas à écouter le prédicateur, elle ne peut et ne veut que se servir de ses yeux, encore et encore. Elle n'est que louange face à toutes ces statues de pierre dont l'ocre chaud lui est révélé dans toutes ses nuances. Enfin la lumière, enfin les couleurs ! Et la beauté du monde sous un ciel magnifiquement bleu est un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

longtemps.

L'enfant est là, don magnifié par toutes ses traversées obscures.

La flambée dans la cheminée fait presque oublier les rafales de vent qui mugissent au-dehors en ces premiers jours de novembre. La bourrasque s'acharne, tente de forcer le passage et de s'infiltrer dans les jointures défaillantes de l'huis jusqu'à la douceur de la chambre. La pluie froide bat contre les portes, tambourine sur l'avant-toit avant d'aller s'écraser sur le gravier des allées. Une branche morte gémit, cogne sa ramure dénudée contre le tronc du tilleul. Le vent fait grand vacarme autour de la maison et le logis semble d'autant plus douillet et accueillant.

« L'été est déjà loin », se dit Éléonore, alors que des images du pèlerinage ressurgissent au gré des flammes vives dans le calme de cette veillée paisible. La vie a repris son cours tranquille, mais tellement plus pleine et plus heureuse que l'hiver dernier, l'ombre de la mélancolie n'est plus qu'un nuage effiloché en des jours qui semblent à peine lui appartenir encore.

« Comme on est bien près de ce feu », murmure-t-elle en caressant les cheveux de l'enfant endormi sur ses genoux. Une boucle soyeuse frémit sur sa joue à chaque respiration et Éléonore ne cesse de s'émerveiller de cette vie fragile qui lui a été confiée. Elle retarde le moment de le porter dans son lit. Cette intimité heureuse, l'abandon confiant de Jean entre ses bras, cette illusion de pouvoir le protéger de toutes les vicissitudes de l'avenir sont si intenses qu'elle se refuse à faire le moindre geste qui pourrait bousculer cette merveilleuse harmonie. Le temps semble s'être arrêté dans cette paix profonde.

« À quoi peut-il songer ? », se demande-t-elle et l'espace entre ses propres pensées et celle du petit semble tout à coup infranchissable. Elle reste au seuil d'un secret et voudrait

soudain se faire voleuse de rêves, resserrer encore le lien maternel qu'elle a si longtemps espéré.

Le soupir est si menu, le sommeil si profond, au cœur de cette nuit, rien ne peut briser cette fragile plénitude, rien ne peut les atteindre et elle grave en elle tous ces instants de bonheur, tissés encore des milliers de joies semées depuis qu'il est arrivé dans la maison. Elle réalise que cette vigilance attendrie sera désormais sa mission essentielle.

Le silence a la légèreté de l'enfant endormi et ne ressemble en rien à celui des veillées d'antan, si solitaires et plombées d'oppressante angoisse. Enfin, la demeure est vivante, ouverte sur des va-et-vient, des rires, des jeux, elle respire entre jardin et murs clos comme un grand cœur qui bat, un halètement chaud qui anime les pierres avec un rythme allègre et sans contrainte, une liberté des jours, une insouciance des heures.

Et ce petit être assoupi là au creux de ses bras, qui noie son visage dans la courbe de son épaule, c'est la plus belle raison d'espérer, de croire à l'amour humain, comme à la beauté, antidote au mal, à la violence, à la peur de l'avenir. Rien ni personne ne la rendra plus heureuse que ce corps d'enfant blotti avec confiance, ces instants dérobés à la nuit. Leurs souffles sont à l'unisson, le contact de leurs peaux soyeuses est donc partagé d'une caresse inconnue jusqu'alors, venue d'obscurs lointains et quelque chose de chaud et précieux, que l'un et l'autre n'osaient pas soupçonner, circule dans leurs veines.

Le feu crépite et des gerbes d'étincelles dansent dans l'âtre, raniment les rêves et font vagabonder les pensées vers ceux qui lui sont chers et qui sont éloignés.

Quelque part dans l'ombre, elle se sent mystérieusement accompagnée par celle qui a donné le jour au petit Jean. « Est-elle encore de ce monde ? » se demande-t-elle et, mentalement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le dos bien calé dans sa chaise haute, emmitouflé dans un pelisson fourré de menu vair, Me Amaury jette un regard distrait et fatigué sur les flammes de la cheminée. À ses pieds, sur un coussin de velours bleu, Éléonore est venue s'asseoir et, les cheveux dénoués, tombant en vagues souples sur ses épaules, elle laisse aller sa tête contre les genoux de l'homme qu'elle a retrouvé après une absence si marquante. Il est surpris de cette attitude inhabituelle et audacieuse. Jamais auparavant, son épouse n'aurait pris l'initiative d'un geste comme celui-ci, elle aurait attendu d'y être invitée et timidement aurait répondu à son exigence.

Me Amaury, déconcerté, ne sait trop comment réagir devant cette femme en laquelle il ne reconnaît guère la malléable Éléonore du temps passé. C'est comme si ce voyage sur la trace des Mongols avait créé une rupture dans le temps, pour eux deux. Il faudrait désormais, que ça lui plaise ou non, envisager un avant et un après.

Pendant un long moment, les deux époux restent immobiles et silencieux.

Dans cette inclinaison voluptueuse, il la trouve particulièrement belle et séduisante. Il a envie de caresser les mèches brunes qui se mêlent à la fourrure, mais sa main reste inerte et sa voix ne parvient pas à sortir de son mutisme.

« Que m'arrive-t-il ? s'étonne-t-il en son for intérieur. Mon épouse, autrefois si effacée, me dérouté et, c'est un comble, j'ai même l'impression que son aisance m'en impose ! »

Il est vrai que deux mois durant, il a reçu ses soins attentifs car sa faiblesse l'avait rendu bien dépendant de son entourage. Il avait dû apprendre malgré lui l'humilité.

Éléonore allait et venait, avec une angélique patience, à pas feutrés, entre la chambre et la cuisine où elle préparait les remèdes. Elle entrouvrait délicatement les courtines de l'alcôve pour apaiser le malade, donner les breuvages, redresser les oreillers, le réconforter d'une façon ou l'autre. À l'Hôtel-Dieu, elle avait demandé conseil à Agnès qui aidait régulièrement l'apothicaire. Son amie avait prescrit des cataplasmes aux graines de lin et de moutarde pour soulager les brûlures qu'il ressentait dans la poitrine et des sirops de miel, lavande, romarin et thym pour calmer cette toux récalcitrante qui lui déchirait la gorge.

Dans les contrées slaves, Me Amaury avait terriblement souffert du froid dès le mois de novembre, mais, au début, ne s'était guère alarmé de son mal-être. C'est à Breslau, après l'achat des peaux de castors destinées au grand Khan et après avoir rencontré l'interprète qui devait les conduire à Kiev, que son état avait brusquement empiré.

Le frère Jean de Plan Carpin, encore bien vaillant, malgré son grand âge et sa corpulence, escorté de quelques gardes choisis par le roi de Pologne et de frère Benoît qui venait de se joindre à la troupe, avait poursuivi sur sa mule, vers Varsovie puis la Russie. Le malade, lui, avait dû renoncer à l'aventure et repartir en litière vers Bratislava où Boleslas, roi de Silésie, les avait si bien accueillis quelques jours plus tôt. Le médecin du souverain s'était montré fort inquiet devant l'état du patient et avait jugé préférable de le faire reconduire, en compagnie de deux marchands qui se rendaient à la foire de Troyes, jusqu'à sa ville de Lyon.

Le voyage de retour, sur les routes cahotantes rendues encore plus malaisées par l'arrivée de l'hiver, malgré un train soutenu des chevaux, avait paru aussi éreintant qu'interminable et c'est

un homme proche de l'agonie qui était arrivé dans sa litière, le soir de Noël, rue de la Ferrandière.

Il s'était d'abord révolté contre son lamentable état et il malmenait, sans égard ni remords, ceux qui tentaient de le soulager. Les remarques grincheuses fusaient et une humeur maussade allumait toutes les flammèches de ses contrariétés en de soudaines colères.

Mais, peu à peu, comme il avait fallu compter sur le secours d'un autre bras que le sien pour oser quelques pas en dehors du lit, abandonner son corps affaibli à une autre volonté que la sienne, quémander, alors qu'il avait toujours ordonné, il fut bien obligé de se soumettre vaille que vaille aux exigences d'un destin qui lui échappait. Il s'était cru invincible, maître de tout, des hommes comme des événements, mais dompté par la souffrance physique, les défaillances de sa vigueur, la peur d'une issue fatale, il dut consentir à laisser tomber les défroques de ses certitudes dans un passé révolu.

Maintenant, ses jours ne sont plus en danger et il tente de reprendre sa place dans le logis, mais cette demeure, qu'il a pourtant fait bâtir à son gré, lui paraît presque étrangère. Ce n'est pas tant le changement de quelques meubles, l'apport de tentures neuves et chatoyantes, de coussins aux couleurs vives et gaies qui le désarment, c'est d'abord lui-même qui ne s'y reconnaît guère. C'est aussi cette épouse curieusement différente et ce garçon venu d'on ne sait où, qui n'arrête pas de faire du remue-ménage ou d'accaparer sa mère à la moindre gronderie.

Il ose à peine faire une remarque à Éléonore à ce propos... Et se contente de bougonner lorsque le cheval de bois caracole un peu trop près de sa cathèdre.

Au grincement de l'huis, la jeune femme redresse vivement la tête, réajuste ses cheveux en un chignon hâtif et les recouvre du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir
notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

Table des matières

Couverture

4ème de couverture

Copyright

Titre

Dédicace

Première partie

- 1 – Monastère de l'île Barbe, Lyon, février 1245
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21

Deuxième partie

- 1 – Pèlerinage vers Conques, juillet 1245
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8

- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23

Épilogue

Ouvrages de référence

Table des matières



AUX
QUATRE
VENTS

L'AUTEUR

*Mariée et mère de famille, **Françoise Landrot** a fait des études de lettres et est titulaire d'une maîtrise sur le Moyen Âge. Installée dans la région lyonnaise depuis une vingtaine d'années, elle est passionnée par l'histoire médiévale de cette ville.*

Et elles passèrent sur l'autre rive est son premier roman.

Françoise Landrot

Et elles passèrent sur l'autre rive

roman

AUX
QUATRE
VENTS

EdB

www.editions-beatitudes.fr